

Anne Courillé

Le Comte Drago  
et  
la Comtesse Braya

E.D.I.

Version papier © E.D.I : ISBN 9782906868380  
Version numérique PDF : 9782848196916

## Ouverture

Oyez, oyez, **Bonnes gens**, il était une fois une ville dans le royaume de France. Une ville bâtie sur un mont d'où la vue était belle sur toute la campagne et surtout, du côté de l'Occident, vers une grosse montagne plantureuse où avait siégé, il y avait bien longtemps, le terrible dieu des gaulois, Toutatis. Plus personne ne priait ce dieu en ville, mais il veillait au bon ordre sur tout le territoire qu'il pouvait embrasser d'un seul coup d'œil du midi au septentrion et de l'orient à l'occident.

Et ce dieu était fort agacé depuis que la cité était gouvernée par un couple maudit, le comte Drago et la comtesse Braya. Ils faisaient régner la terreur partout et bien au-delà des remparts, qui entouraient la ville. Nul ne se sentait tout à fait libre désormais, et chacun guettait les faiblesses dans la gouvernance pour obtenir le départ du couple. Grands vassaux, petites gens, clercs ou laïcs...

Certes, ce n'était pas un vrai couple reconnu par les autorités, mais l'un n'allait jamais sans l'autre, et la comtesse se mêlait allègrement d'affaires qui n'auraient dû être traitées que par le comte. Celui-ci y trouvait sans doute son compte, abandonnant chaque jour un peu de son pouvoir à cette femme autoritaire. Autour d'eux tous les serviteurs obéissaient d'abord à la comtesse, mais la

révolte grondait chez eux, comme elle grondait chez les habitants de la cité.

**Bonnes gens, oyez les aventures de la comtesse Brava et du comte Drago**, telles qu'elles nous ont été contées par un chroniqueur sur parchemin. Il vous dit tout sur leurs amis et leurs adversaires, sur le char en feu, les immondices, les marchands en colère et bien d'autres histoires du vieux couple maudit. Des histoires dont certains disaient que le vieux Toutatis se mêlait; d'autres pensaient qu'il n'était pas utile d'y voir la main du dieu; le comte et la comtesse avaient suffisamment d'ennemis!

## 1. Au château

- Messire!

Le comte Drago sursauta. Installé dans une cathédre de bois sombre finement ouvragée et remplie de coussins roses marqués du dragon, son emblème, il avait piqué un petit somme après un repas très arrosé. Les jambes écartées et tendues devant lui, il avait une pose qui aurait fait sourire ses détracteurs. Ceux qui disaient qu'il n'était plus capable de monter à cheval, tant il avait profité des petits plaisirs de la vie.

Pourtant il faisait encore bonne figure sur sa jument à la robe bai, mais tous ses proches savaient que pour le hisser sur la monture, il fallait deux hommes costauds. Et autant pour l'aider à descendre.

- Messire! répéta l'homme, qui avait fait irruption dans la salle, où torches et feu dans l'imposante cheminée combattaient mal l'obscurité.

- Le comte se repose!

Telle une furie, la comtesse Braya avait abandonné sa broderie. Un passe-temps pour se délasser, quand elle ne complotait pas dans une salle voisine que beaucoup appelait le cabinet noir, tant y naissaient des desseins funestes et des décisions terribles.

Telle une furie, le visage dur, Braya faisait déjà face

à l'homme qui avait soulevé son chaperon et s'inclinait avec déférence. C'eut été folie de défier la comtesse et promesse d'ennuis qu'aucun humain, normalement constitué, ne pouvait imaginer. La femme était capable de tout! Surtout du pire...

- Je ne dors pas, dit, dans son dos, le comte d'une voix pâteuse.

- Alors, vous ronflez sans dormir, fit la comtesse, en haussant les épaules.

Aussi large que haute, mais de petite taille, la femme dressait son cou empâté pour tenter de se mettre à hauteur de son interlocuteur, plutôt grand.

Intimidé, calculant le risque qu'il y aurait à déplaire à l'autoritaire compagne du comte, l'homme jouait les humbles, attendant maintenant qu'on le priât de parler.

- Alors quelle nouvelle m'apportes-tu? interrogea Drago, en se redressant au milieu des coussins.

- L'un de vos chars de transport a brûlé! lança courageusement l'homme sur ses gardes.

- Que me chantes-tu là?

- Oui, un de vos chars s'est embrasé en quelques instants, devant la porte Champet, répéta le garçon.

- Et il y avait des voyageurs?

- Ils ont eu tous le temps de sauter... et le charretier aussi!

S'extrayant avec difficulté de sa cathèdre, le comte se mit debout.

- Il faut que j'aille voir sur place! admit-il en faisant une grimace, qui trahissait un évident manque d'enthousiasme.

Avoir les avantages de la fonction c'était chose agréable, mais les inconvénients!

- N'y allez pas sans votre chroniqueur, souffla la comtesse Braya, soudain très agitée. Qu'il fasse un récit et un dessin de vos hauts faits à rapporter partout! À moins que vous ne vouliez traiter cette affaire dans le secret.

- Quelle histoire, mes ennemis vont en faire des gorges chaudes, et mes amis aussi.

Oh, le comte avait une saine philosophie... car il se défiait autant de ses amis que de ses ennemis!

- Quelle histoire! répéta la comtesse, en fronçant le front qu'elle faisait épiler depuis qu'elle avait appris que grand front donnait grandes idées. Une théorie un peu sotte soufflée par la tenancière de l'étuve de la rue des Chaussetiers, qui y trouvait son compte en deniers. Abuser des gens aisés n'était pas pécher.

- File me chercher le baron Toucruto, ordonna soudain au messager le comte, pris d'une inspiration subite.

Il ne somnolait plus du tout.

- Il faudrait une réunion de tous les barons et vicomtes! dit, près de lui, la comtesse, qui réalisait, enfin pleinement, la situation créée par l'incident et n'entendait pas perdre l'initiative.

Parmi les barons et les vicomtes, il y avait des obligés du comte et d'autres qui ne pouvaient rien refuser à la Braya, comme ils disaient, car elle ne manquait pas de resserrer les liens, en leur faisant porter régulièrement, par des âmes damnées, des messages de menaces auxquels il aurait été suicidaire de ne pas obéir.

En effet, tout autour de la ville, une ceinture de villages était tenue par des vassaux qui prêtaient hommage au comte, et lui devaient obéissance et aides. Prenez aides, au sens impôts. Ainsi, avaient-ils casqué abondamment pour cette lubie de transports en commun du comte. Beaucoup ne l'avaient guère digéré, puisque les chars n'allaient même pas dans leur bourg! Certes le comte leur reversait des deniers pour consolider leurs remparts, construire une étuve ou subvenir aux besoins des nécessiteux.

- Mais ne prévenons pas le bailli du roi! ajouta précipitamment la comtesse, que l'affaire inquiétait. Toutes ces misères faites à son pauvre Drago la minaient, et elle échafaudait déjà pour connaître le coupable.

Le bailli du roi... la Braya appuyait où cela faisait mal, car au château, on n'aimait guère le roi qui entendait asseoir son autorité par l'intermédiaire de son bailli et mettre au pas ces potentats locaux guère enclins à obéir.

- Il a des oreilles et des yeux partout. Il doit être au courant, répondit le comte, un peu las de tous ces ennuis qui pleuvaient.

Déjà revenu sur ses premières intentions, aller sur place, une fois de plus hésitant sur le parti à prendre, le comte s'était laissé de nouveau tomber lourdement dans le faudesteuil\*. Une servante vint titiller le feu, des braises jaillirent des flammes guillerettes qui s'attaquèrent à deux nouvelles bûches déposées délicatement sur le lit de tisons incandescents.

\* Le faudesteuil est un siège pliant à piètement en X. Répandu au Moyen-Âge, il disparaît vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle.



La comtesse Braya leva les yeux au ciel. Elle n'aimait pas le bailli, récemment arrivé, dont la blondeur et les yeux bleus ne la charmaient pas. Ne lui avait-il pas fait savoir que, lorsqu'il voulait s'entretenir avec le comte, elle n'avait pas à s'interposer, ou même à le remplacer? De quoi se mêlait-il? N'était-elle pas libre de vivre comme elle l'entendait? Et ne connaissait-elle pas mieux les affaires de la ville que le comte, souvent trop bonasse et usé par des combats qu'il ne dominait plus?

- Le bailli...

Le comte soupira. Le mot le fit même grimacer. La servante lui avait apporté un godet de vin où il plongea ses lèvres avec délectation. Il sirota le liquide à petites gorgées. Les chairs épaisses et flasques de son cou, qui reposaient sur le col de sa cotte, se dilatèrent encore un peu plus. Et il en redemanda... La comtesse l'observait de ses yeux perçants auxquels rien n'échappait. Était-ce raisonnable? Drago avait tendance à abuser de ce vin qu'il achetait sur les côtes de Chanturgues, quand il n'en faisait pas venir, le comte ne se refusait rien, de Saint-Pourçain sur le chemin de Paris. Lors du banquet des bouchers, la veille, il avait divagué, et elle avait dû le ramener dardard au château.

- Voilà Olnero, dit la comtesse, qui avait renoncé à intervenir et avait repris son poste d'observation près de la baie entourée de deux coussièges, dont ses fesses de grande envergure occupaient toute la largeur.

Un poste d'où elle régissait toute la maisonnée, aucune allée et venue ne lui échappant, chaque membre de la famille ou de la cour se sachant observé ainsi sans faille.

- Que dites-vous?

Le comte était sourd depuis plusieurs années, mais il aurait fallu le torturer pour le lui faire avouer.

- Olnero, et derrière lui Lefouet.

- Il ne manque plus que Hadoui... murmura le comte, qui cherchait à prendre une position avantageuse, en se redressant dans son fauteuil.

- Le voilà! répondit la comtesse, en pestant contre ces importuns qu'il convenait de calmer. Ce n'était pas le moment de lâcher prise, car le pauvre Drago n'était plus de taille à résister à leurs pressions.

Tous avaient abandonné leur monture dans les mains des serviteurs qui attendaient patiemment les visiteurs dans la cour, à longueur de journée. Hadoui, la prétention faite homme, montait un fier destrier qu'il lançait dans les rues, au milieu des piétons affolés.

En quelques instants, les trois compères étaient prêts à franchir le seuil de la grande salle du donjon, n'ayant pas pris la peine de se congratuler, d'autant qu'il n'était pas nécessaire d'afficher une bonne entente en l'absence de public. Car il était bien connu qu'ils se détestaient tous et avaient tous une seule obsession, la succession du comte, fatigué par ses combats d'antan et incapable de mener à bien de vrais projets pour l'avenir. Certes, le comte avait imposé, sur le devant de la scène, son fils, un garçon gentil, mais falot, maigre produit de substitution; il venait, ponctuellement chaque mois, chercher quelques deniers auprès de son père contre de bien menus services, notamment les relations avec la deuxième cour qui réunissait les barons des cités encerclant la ville, et constituant un regroupement que

présidait Drago. La Braya n'aurait pas supporté qu'un autre, comme ce Toucruto, capable des pires injures et autres méfaits, en prenne le contrôle. Bien que las, Drago se cramponnait à ses fonctions fort lucratives. Il en espérait même à la cour du roi!

- Mes amis! dit le comte, quand il vit débarquer le trio, dont il savait pourtant qu'il n'y avait pas plus inamical.

Inamical pour lui, mais aussi inamical entre eux, car il en était bien conscient, le comte Drago, dès que la grande faucheuse viendrait le chercher, ils se battraient pour prendre sa place.

Une éventualité que la comtesse cherchait à différer le plus longtemps possible, car elle savait aussi qu'aucun d'entre eux ne l'épargnerait, et qu'elle se retrouverait dans une petite maison, pour ne pas dire masure, près du rempart, sans pouvoir, ni argent. Adieu la grande vie au château, les bijoux et les belles cottes! Sans oublier les précieuses et gouleyantes denrées qu'ils se faisaient livrer depuis les lieux les plus éloignés. Une grande partie des impôts prélevés sur les concitoyens passait autant dans ces menus plaisirs que dans les dépenses pour faire savoir les faits et gestes du comte. Une armée de chroniqueurs et de crieurs des rues y était employée.